

## Chapitre 13

Québec, *quelques mois plus tard.*

Le vaste salon de Monsieur Faguerolles n'était éclairé que par deux flambeaux posés sur une lourde commode marquetée à ferrures, face à la cheminée en avant de laquelle, comme je l'ai déjà dit, on avait fait mettre un gros poêle. Celui-ci ronflait, car même si le dégel semblait bien en route, les nuits étaient encore froides.

Assis dans deux bergères galbées à haut dossier, Cyrus Caouette, le beau-frère de Monsieur Faguerolles, discutait avec le dernier invité du souper encore présent, l'abbé Fontanil. Un peu à l'écart des deux hommes, placé hors du cercle de lumière pour me faire oublier, j'étais à demi-affalé sur un lit de repos Régence avec Philippe endormi sur mes genoux. De temps en temps, je mettais un baiser furtif dans ses doux cheveux blonds : j'adorais cet enfant, et il me le rendait bien, ayant trouvé en moi le cœur tendre et disponible que lui refusait son père.

Albert-Jean Faguerolles, le maître des lieux, était absent, parti pour son commerce à Montréal. Comme toujours, depuis le départ d'Amy, il avait fait venir son beau-frère pour surveiller la maison à sa place.

Cela faisait près de trois mois qu'Amy Marson avait quitté sa place chez les Faguerolles, prétextant une brusque vocation religieuse. En réalité, enceinte alors de cinq mois, elle ne pouvait plus espérer dissimuler son état et, pour éviter le scandale, elle était allée s'installer dans une cabane au milieu des bois. Tacite, qui lui avait procuré ce logement discret, se chargeait régulièrement de la ravitailler. S'il avait été choqué par cette grossesse hâtive, il n'en avait rien manifesté.

Je tressaillis soudain, ayant entendu prononcer le nom du Roi.

- On dit que Sa Majesté n'a pas fait ses Pâques, cette année, disait Cyrus Caouette. Qu'en pensez-vous, l'abbé ?

Libre-penseur, ce qui était rare, ici, à Québec, le beau-frère de Monsieur Faguerolles adorait taquiner les gens d'église.

- Le Roi de France est coupable d'adultère, répondit l'abbé Fontanil d'un ton pincé. Il ne saurait s'approcher de la Sainte-Table sans une réelle contrition. Or il ne veut pas renoncer à son péché.

- Où est le péché, franchement ? ricana Cyrus. Louis XV est beau, il n'a pas trente ans et son épouse lui ferme la porte de sa chambre. Que voulez-vous qu'il fasse ? Il n'a point prononcé de vœux de chasteté, que je sache !

- Il a fait vœu de fidélité à la Reine, remarqua Fontanil, devant Dieu et devant les hommes.

- Je suis sûr que Dieu s'accommode fort bien de l'adultère dans ces conditions, alléqua Cyrus.

- Ne blasphémez pas, Monsieur Caouette.

- S'il ne fait pas ses Pâques, pas de toucher des écrouelles, insista ce dernier. Il n'est plus « très chrétien ». Quel déni pour son clergé ! En souffrez-vous, l'abbé ?

- Profondément, répliqua l'abbé avec dignité. La France est la fille aînée de l'Eglise, ne l'oubliez pas.

- On dit que le Roi préfère s'écarter des sacrements plutôt que de les profaner. C'est tout à son honneur, non ?

- Son honneur ! s'étrangla Fontanil. Son honneur de Roi Chrétien est d'abord de ne pas susciter le scandale par sa conduite.

- Est-ce de sa faute si on l'a mal marié ?

- Il doit éviter à tout prix de scandaliser ses sujets, répéta l'homme d'église d'un ton pénétré.

- Quitte à faire comme Louis XIV, hein, l'abbé ?

- Comment cela ?

- Le Grand Louis XIV, que l'adultère ne gênait pas le moins du monde et qui affichait sans vergogne plusieurs maîtresses simultanées à la Cour de Versailles, avait recours à la ruse suivante pour continuer de paraître user des sacrements en « roi très chrétien » : il communiait « en blanc », cet hypocrite. Notez que son clergé se prêtait à cette ruse infâme...

- J'ignorais ce détail, déclara Fontanil, fort gêné.

- Louis XV a refusé de se prêter à ce genre de comédie, commenta Cyrus. Car tout pécheur que vous le dites, il a la conscience un peu plus chatouilleuse que son bisaïeul.

« Il avait aussi davantage de vertu, naguère, songeai-je à part moi, le cœur lourd d'une incurable tristesse. Mais on a tout fait pour la lui ôter. »

Les entendre parler de mon Bien-Aimé, surtout en ce moment critique où mon existence entière s'apprêtait à basculer sans recours, était pour moi une souffrance intolérable.

Dans quelques jours, à son retour de Montréal, j'allais quitter à mon tour Monsieur Faguerolles sous un mauvais prétexte et rejoindre Amy dans la forêt : j'en étais malade depuis plusieurs semaines. En effet, j'aimais beaucoup ma vie à Québec. Mon maître était content de moi, comme commis mais également comme chanteur : j'agrémentais de ma voix ses réceptions hebdomadaires. La maison était grande, élégante, agréable. Et puis surtout j'étais fou de Philippe, le fils aîné.

Il s'était attaché à Amy et avait beaucoup souffert de son brusque départ. C'était auprès de moi, et de moi seul, qu'il avait trouvé tendresse et réconfort dans cette délicate circonstance. J'avais beau aimer profondément Amy, je lui en voulais mortellement de m'obliger à quitter tout cela, à quitter Philippe.

Je ne saurais trop dire si j'aimais ce garçon de sept ans comme un père ou comme un frère aîné. Mon exil de France, la souffrance qui l'avait causé, l'éprouvant voyage en mer, et même mon amour pour Amy, tout cela m'avait en peu de temps considérablement mûri. Il était donc possible que je l'aimasse en père. Quoi qu'il en soit, l'idée d'être père vraiment par le biais d'Amy me répugnait en profondeur. Comment l'expliquer ?

Ce n'était pas simplement le fait de devenir père. C'était aussi le fait de me donner un joug pour les vingt années à venir, un joug pesant, un joug que je n'avais pas choisi. A l'idée de cette contrainte, qui m'était imposée de l'extérieur, tout mon être intime se cabrait. J'avais quinze ans, j'aimais le mouvement, la liberté, je m'étais même pour cela exilé de l'autre côté de l'océan. Renoncer aussi vite - au bout de quelques mois à peine - à tous mes rêves d'aventure et d'indépendance m'était insupportable. Je m'étais tellement souvent imaginé dans une longue vie de célibat, loin des liens de fer de ma naissance !

Etrangement, j'avais aussi l'impression que m'enchaîner à ma maîtresse, à l'enfant qu'elle portait, c'était perdre le Roi une seconde fois. Avais-je donc gardé au fond de moi l'espoir de le revoir un jour, de conquérir haut la main son amitié ? A en juger par le mal que me causait le simple fait d'entendre quelqu'un parler de lui, en tout cas, je pouvais être assuré que je n'avais pas encore cessé de l'adorer.

Aimer Philippe, l'enfant d'un autre, je le ressentais par contre comme un sentiment légitime, je veux dire : qui n'empiétait pas sur les droits sacrés du Roi. De toute façon, j'étais incapable de lutter contre la tendresse que cet enfant avait suscitée en moi. Il me suffisait d'entendre sa douce respiration contre ma poitrine pour être saisi d'un désir dévorant de le presser contre moi. Et lui-même ne me cherchait-il pas partout dès qu'il était éveillé ? N'était-ce pas dans mon lit qu'à l'insu de son père il trouvait refuge, les nombreuses nuits où des cauchemars le tiraient brutalement du sommeil ? J'en étais venu à apporter mes registres à la maison pour ne pas m'éloigner de lui.

Quel écheveau embrouillé que l'âme humaine ! me disais-je, la gorge serrée, tandis que Cyrus et l'abbé se chamaillaient à propos de ce que l'Eglise considérait comme le premier acte d'insoumission déclarée de Louis XV. Plus que quelques jours et je devrais me séparer à jamais de ce tendre enfant blond pour aller aider Amy à donner naissance à notre progéniture. A la seule pensée de perdre Philippe, de tromper la confiance ingénue qu'il avait placée en moi - sans parler de celle de Monsieur Faguerolles - je sentais un abîme s'entrouvrir sous mes pieds.

- Vous devriez aller coucher cet enfant, Guillaume, me dit soudain Cyrus Caouette. Voilà bien une demi-heure qu'il dort dans vos bras, et son jeune frère est au lit depuis longtemps.

- Vous avez raison, Monsieur, approuvai-je en toute hâte.

J'avais aussi terriblement besoin de me retrouver seul avec ce chagrin qui me dévorait la poitrine et que je ne pourrais plus contenir bien longtemps.

*Rives de la Saguenay* (Nouvelle-France) - 1739

- Guillaume, je t'en prie, pas si vite! Je n'en peux plus !

Il marchait en avant d'elle, la tirant par la main au milieu de la dense forêt nord-américaine, jamais bien loin d'un point d'eau. En entendant son cri de protestation, il se retourna vers elle et la contempla un bref instant. Aussitôt son cœur d'adolescent (il avait quinze ans à peine) fit un bond dans sa poitrine. Mon Dieu ! Comme il l'aimait ! Comme il aimait encore cette femme !

- Nous sommes encore trop près du camp montagnais, la pressa-t-il. (La peur lui rongea le ventre presque autant que l'amour.) Il faut encore avancer.

- Je ne peux plus, gémit-elle. J'ai dix-sept ans de plus que toi, Guillaume ! Et je vais accoucher dans un mois ! Je ne suis pas en état de galoper dans les bois comme un chevreuil ! Je t'en prie, laisse-moi me reposer un peu.

Sur leur droite, on entendait le grondement lointain de la rivière. Ou était-ce déjà le lac ? Il ne se souvenait plus de ce qu'avait dit Tacite. Il ne se souvenait plus de rien.

- Trouve-moi une grande pierre plate au bord de l'eau, implora-t-elle encore. Une pierre bien chauffée par le soleil. J'ai si froid !

- La rivière est encore loin, protesta l'adolescent. Et elle est très encaissée. Nous ne pourrions pas approcher de l'eau, à cause du surplomb.

- Arrêtons-nous n'importe où, haleta la femme. Je ne me sens vraiment pas bien.

L'angoisse augmenta d'un cran au creux de la poitrine du garçon. Il ne voulait pas s'arrêter. A aucun prix. Car cela voudrait dire que le travail allait commencer. Que l'enfant allait naître. Amy n'était pas encore à son terme, il s'en fallait d'un mois, mais son ventre était si distendu qu'assurément l'événement tant redouté par Guillaume allait bientôt se produire. Et face à cette terrible échéance, de quoi disposait-il, lui qui allait devoir tout faire ? De ses mains, d'un lot de fourrures tannées et d'une paire ou deux de vieux draps élimés. Encore heureux qu'Amy ait prévu la layette du bébé, cousue pièce par pièce, avec le plus grand soin ; elle avait même brodé des fleurs partout. Mais avant qu'on en soit arrivé là - habiller leur enfant - que de choses affreuses allaient devoir se passer !

A trente-deux ans, Amy n'avait jamais été mariée, elle n'avait jamais eu d'enfant. Ce serait donc son premier accouchement. Elle ne pouvait se prévaloir d'aucune expérience en la matière. Et que pouvait connaître sur un tel sujet un garçon de quinze ans ? Rien. Strictement rien. Il en avait presque envie de vomir.

Il sentait qu'en plus de sa fatigue Amy était en proie, elle aussi, à un début d'affolement. Où était Tacite ? Que faisait-il ? S'étaient-ils écartés à ce point de la route qu'il leur avait indiquée ? Avaient-ils trop tardé, par exemple en contournant le camp des Indiens, un peu plus au sud ?

Un cri déchirant poussé par Amy interrompit la songerie anxieuse du jeune homme. Elle venait de le lâcher pour entourer son ventre de ses deux bras. « Il vient ! s'exclama-t-elle. Oh, Guillaume ! Il vient, il vient ! »

Essayant de comprimer les battements désordonnés de son cœur, le garçon regarda autour de lui. Des rochers moussus, des tapis de feuilles mortes criblés de brindilles, des troncs jetés à terre, fendus en deux par le gel ou par quelque tempête d'automne, le tout sous la haute voûte sombre de grands cèdres on ne peut plus indifférents au petit drame humain qui allait se jouer au niveau du sol. Où trouver un bout de terrain propre et plat, dans un endroit pareil ? Les deux amants auraient-ils dû suivre l'autre rive ?

- Je dois m'étendre, suffoqua Amy d'une voix blanche.

- Mais où cela ? demanda son jeune amant avec désespoir.

- Enlève juste ces branches mortes, ici, et étend un des draps. Ca va aller... Il faut que je me couche... Aaaaah !

Un flot d'eau tiède venait de lui jaillir entre les cuisses, sous sa robe.

Elle vacilla, retenue à grand-peine par Guillaume qui réussit peu après à l'allonger sur le coin de terre moussue qu'il venait de nettoyer prestement. Il avait la bouche sèche, les tempes douloureuses.

- Qu'est-ce que je dois faire ?

- La rivière est loin ?

- Je ne crois pas.

- Il faut de l'eau. Ne t'en fais pas, ce n'est pas pour tout de suite. Tu as le temps d'aller en chercher.

- Mais les bords sont escarpés, et...

- Tu trouveras bien un moyen... Ou un autre point d'eau... Il va falloir nettoyer le bébé, après... Va, va ! Ce que nous avons pris pour boire ne peut pas suffire. Prend un des draps, tu le mouilleras, et les deux seaux de toile.

- Je ne veux pas te laisser, Amy !

Il se sentait au bord des larmes. N'était-il pas encore un enfant, lui aussi ? Bien sûr, ce n'était pas l'avis d'Amy, qui avait soupiré de plaisir quand elle l'avait dénudé pour la première fois, heureuse de le découvrir si résolument viril. Mais le corps est une chose, l'esprit en est une autre... Et là, Guillaume n'avait qu'une envie : crier à tue-tête pour réclamer de l'aide.

- Va, va, répéta faiblement Amy. Cela t'évitera de me voir souffrir. Tout ceci peut durer, tu sais...

L'adolescent se releva, éperdu, saisit le matériel désigné et, tentant de s'orienter, s'éloigna d'un pas hésitant en direction de la rivière.

Il erra longtemps, les yeux brouillés de pleurs, incapable de se concentrer sur un parcours quelconque, se fiant simplement au grondement des eaux ; lequel paraissait

tour à tour reculer et se rapprocher. Au bout d'un temps interminable, il eut la chance de tomber sur un ruisselet chanteur où il mouilla son drap, remplit ses seaux, avec des gestes d'automate. Un peu rasséréiné (il avait rempli la mission dont Amy l'avait chargé), il se prépara à repartir... Vers où ? Les ombres des arbres, autour d'une petite clairière, lui permirent de décider d'une direction. Il aurait toutefois de nouveau perdu son chemin si, à partir d'une certaine distance, les cris terribles poussés par Amy ne l'avaient pas dirigé vers elle.

Il courut encore longtemps avant de la trouver et de s'abattre près d'elle, pétrifié de terreur. Le dos arqué, les jupes et les cuisses relevées, elle paraissait souffrir le martyre, au point de ne pas réaliser qu'il était revenu à ses côtés. « Amy, Amy... » Elle lui lança un regard de bête, sans répondre.

Il finit par trouver le courage de jeter un coup d'œil entre les cuisses de la malheureuse. Devait-il guetter, là, si l'enfant apparaissait ? Les yeux écarquillés d'horreur, il vit que le doux orifice avait commencé à se distendre. « Faut-il tant de place ? se demanda-t-il en se tordant les doigts en tout sens. Ne va-t-elle pas être déchirée ? Mourir ? »

Il aurait peut-être fui, à ce moment-là, si elle n'avait pas ouvert de nouveau les yeux. Devant ce magnifique regard noir où se lisait un bref répit, il eut honte de sa puérité. « Qu'est-ce que je peux faire ? » s'enquit-il, empressé. Il avait même réussi à prendre une voix assurée.

Pendant l'heure qui suivit, il assista Amy de son mieux, se demandant à chaque minute si cet épouvantable calvaire allait bientôt prendre fin. Il avait toujours eu beaucoup d'imagination : la souffrance d'autrui lui était intolérable. Enfin, il aperçut les cheveux du bébé. Amy se tordait comme une flamme, puis s'immobilisait soudain, mâchoires serrées, front tendu. Ensuite, cela recommençait. Elle poussait, poussait, criant grâce à tout vent dans l'immense silence de cathédrale de la forêt recueillie.

Guillaume fut étonné de trouver aussi aisément les bons gestes quand la tête se dégagea d'un seul coup. L'enfant glissa littéralement dans ses doigts. « Attends qu'il crie », souffla Amy qui s'était renversée en arrière, les yeux clos. Quand il eut entendu le petit couinement plaintif du nouveau-né, Guillaume saisit son couteau et trancha le cordon assez au large pour y faire ensuite un joli nœud. Au moment même où, béat d'extase, il enveloppait le bébé qu'il venait de laver, il entendit Amy crier de nouveau. L'enfant toujours dans ses bras - c'était un garçon - il se pencha vivement entre les cuisses de sa maîtresse. « Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as mal ? » Elle haletait, épuisée, vaincue.

- Oui, oui ! gémit-elle. Oh ! Je vais mourir ! Qu'est-ce qui se passe ?

Posant délicatement sur un tas de fourrures le bébé qui pleurait, Guillaume vint examiner la situation de plus près, de nouveau fou d'angoisse.

- Oh ! Mon Dieu ! s'exclama-t-il hagard.

Il y en avait un deuxième.

.....

## DEUXIEME PARTIE

*L'on peut certes trouver bien courte la morale qui soutient la politique anglaise. Mais il convient de dire ici à la décharge de cette nation que n'ayant point bénéficié comme la France, aux temps anciens, d'un pied en Méditerranée, elle n'a pu faire son fruit des influences les meilleures de ces temps-là : la phénicienne, la grecque puis la romaine. On pardonnera beaucoup de son brutal pragmatisme à la « perfide Albion » en se ressouvenant qu'elle n'a subi qu'une seule influence prépondérante : celle du peuple german. A n'en point douter, l'Angleterre tient de ce dernier son mépris des rois, des vaincus et des entraves de toutes sortes, ainsi que sa grande aisance à se persuader d'une certaine supériorité qu'elle aurait sur tous les autres peuples.*

Abbé de RAYNAL

### Chapitre 15

*Il est du droit naturel et du droit divin, que celui-là choisisse lui-même son état qui en doit porter les charges et accomplir les obligations.*

BOURDALOUE

Versailles - début août 1741

Je n'attendis pas longtemps dans l'antichambre avant que l'huissier m'introduisît chez le Roi. J'avais du mal à ravalier ma colère devant l'humiliation qui m'était infligée.

Ayant appris à mon retour en France que mon vieux père ne se portait pas bien, j'avais cru de mon devoir de fils d'aller lui rendre visite, pour faire la paix avec lui. J'avais acquis dans les forêts canadiennes un tel détachement de tout que je me sentais capable d'endurer ses aigres remontrances, pourvu qu'il fît preuve d'un peu de largesse d'esprit de son côté.

Il fut intraitable. Ou je m'amendais définitivement, ou c'était le séminaire. A dix-sept ans, je dépendais encore de son autorité, il était bon que je le sache. Comme je riais de ses exigences passées de mode, il craignit que je ne disparaisse encore dans la nature et donc, pour m'en empêcher, il écrivit au Roi dans le but de lui demander de signer à mon encontre une lettre de cachet. « Après quelques mois à Vincennes, vous verrez les choses autrement, mon fils ! »

Le Roi avait refusé de signer la lettre sans avoir eu au moins un entretien avec moi. Comme la Cour n'avait pas fait cette année-là le voyage de Compiègne, s'évadant seulement en de longues escapades régulières à Choisy, qui était plus proche, c'était à Versailles que l'on m'avait convoqué pour voir le Roi. Depuis quatre jours, le temps du voyage, je rongais mon frein à l'idée que j'allais essuyer pour la seconde fois le mépris condescendant de mon souverain. « Qu'il m'emprisonne ! pensais-je, furieux contre l'univers entier. Qu'il m'enferme dans son donjon de Vincennes, si cela lui chante ! Les pires prisons sont celles dont on forge soi-même les barreaux. »

- Bonjour, Comte, dit le Roi.

- Votre Majesté m'a fait demander ? m'enquis-je ironiquement, après avoir plongé dans une révérence outrancière.

- J'ai entendu parler d'une requête de lettre de cachet à votre endroit, Comte.

- Elle ne saurait en effet venir que de vous, sire. Je l'attends donc.

- Que vous reproche-t-on, au fond ? s'étonna le Roi, atteint au plus profond par mon insolence et par ma froideur.

- Toujours la même chose, sire. De ne pas rentrer dans le rang. D'avoir toujours le toupet de mon panache qui dépasse. Mais vous ne pouvez pas comprendre cela, bien entendu. Encore moins l'excuser. Alors croyez-moi, signez donc cette lettre et qu'on en finisse.

- Je lis ici que vous vous êtes enfui en Nouvelle-France ?

- Sans vous, finalement, sire.

- Que vous y avez vécu trois ans ?

- Un peu moins, sire.

- Pourquoi ne pas y être resté ? Personne ne vous savait là-bas...

- Personne, sire ?

- Pourquoi ne pas y être resté ? répéta-t-il.

L'immense douceur de son regard me faisait bien plus mal que des reproches. Je commençais même à me sentir ridicule avec mes sarcasmes, si totalement déplacés en sa présence.

- Pourquoi part-on, sire ? Pourquoi quitte-t-on un endroit qu'on adore ? Parce qu'on a écouté le Serpent, et que donc Dieu referme à jamais sur nous les portes du Jardin d'Eden.

- Etait-ce le Paradis, là-bas, Petit Clair ?

A l'énoncé de ce surnom familial, qu'il avait prononcé avec une douceur insistante, je ne pus m'empêcher de tressaillir.

- Cela l'était, sire. Jusqu'à ce que je pêche comme Adam.

- Quel péché, donc ?

- J'en répondrai devant Dieu seul, dis-je fermement.

- Aucun rapport avec la lettre de cachet ?

- Aucun, sire. Mon père veut juste éviter que je lui échappe de nouveau. Je refuse

d'être présenté à la Cour et d'y soutenir mon nom, comme on dit. S'il est si noble, ce nom, qu'il se soutienne tout seul. C'est ce que j'ai dit à mon père.

- Tu m'as manqué, mon Clair, dit alors le Roi à mi-voix. Cruellement. Et moi ? T'ai-je un peu manqué, là-bas ?

- Il est naturel qu'un humble sujet songe à son Roi chaque jour, sire, éludai-je.

- Raconte-moi le Canada, je t'en prie.

- Je n'ai pas eu l'impression que cette colonie vous intéressât vraiment, sire.

- Je t'ai connu plus lucide sur mes véritables intérêts.

Raidi pour ne pas m'attendrir, je cherchai en vain une réponse adéquate.

- Ne me quitte plus, mon Clair, reprit le Roi. Reste auprès de moi. Est-ce si dur de vivre à mes côtés à la Cour ? J'ai besoin de toi. De te voir, de te parler. Il y a tant de choses que je ne peux dire qu'à toi ! J'ai tant de fois pensé aux longues causeries que nous aurions, si tu me revenais...

- Voilà que Votre Majesté s'abaisse à me flatter...

- C'est mon cœur qui parle. Ne le sens-tu pas ? Quitte ton orgueil. Oublie le mal que je t'ai fait, bien malgré moi, reconnais-le... Embrassons-nous en frères et viens vivre à la Cour, près de ton souverain, comme ton père le désire si fort.

- Est-ce un ordre, sire ? me cabrai-je aussitôt.

- Mais non, voyons... Une prière, mon frère. Ne me laisse plus jamais seul, je t'en prie.

- Vous n'êtes guère seul, sire, si j'en crois les gazettes. Certaine famille noble de votre royaume achalande régulièrement votre couche, avec une pleine réussite.

- Le déduit ne me passionne pas, contrairement à ce que tu penses, s'agaça Louis XV. Surtout avec des exaltées comme... Ne citons pas de nom. J'aime les femmes, c'est certain, mais je me méfie des passions délirantes qu'on affiche à mon égard. Et si l'on me résiste, j'aime l'emporter, voilà tout. Le feu s'éteindra toujours assez vite. A la Cour, les femmes sont tellement interchangeable... si prévisibles !

Après un bref silence, le roi ajouta :

- Je prise beaucoup plus l'amitié. Aussi, mon Clair, je te le demande une dernière fois : viendras-tu vivre à la Cour, pour y soutenir à la fois ton rang et l'âme de ton souverain ?

- Non, sire. Je ne saurais m'y résoudre. J'y ferais mille gaffes, et vous seriez de toutes façons obligé de me renvoyer sur mes terres. Mais si vous me faites mettre à Vincennes, je ne serai pas loin. Vous me rendrez visite...

- Ne te fatigue pas à jouer les insolents, mon Clair. La vérité, c'est que tu ne m'aimes

pas. Tu n'es pas mon ami, voilà le vrai de tout cela. Adieu. Je ne prendrai même pas la peine de t'embastiller.

Je ne trouvai d'abord rien à lui répondre, le cœur saignant, puis, tout soudain :

- Sire, si vous voulez savoir « le vrai » de mes sentiments pour vous, lisez donc dans les *Essais* de Michel de Montaigne le chapitre sur l'amitié. Je l'ai lu pour ma part plus de cent fois...

Nous nous quittâmes avec une grande froideur apparente.

*(à suivre)*